

**Zeitschrift:** L'Afrique explorée et civilisée  
**Band:** 14 (1893)  
**Heft:** 10

**Artikel:** Chronique de l'esclavage  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-134607>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 16.05.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Bassam toucher les coutumes qui leur étaient dues, rentraient dans leur pays. C'est avec ces envoyés que MM. Dautier et Moskowitz arriveront à Kong, terme de leur voyage d'exploration commerciale.

M. Béchet, chargé de mission par la Société d'économie industrielle et commerciale, s'est embarqué à Bordeaux, le 5 septembre, pour aller fonder des comptoirs dans le Soudan. Trois de ses agents étaient partis précédemment : le premier se trouve actuellement à Kita, le second à Kayes, et le troisième était arrivé à Saint-Louis avec 90 tonnes de marchandises que la mission transportera vers la boucle du Niger.

---

### CHRONIQUE DE L'ESCLAVAGE

A l'occasion de l'arrivée de deux délégués **Touareg** à Tatahouine, au sud de la Tunisie, un correspondant du *Journal des Débats* lui écrit de Tunis, 5 septembre, « le cheik-Aïssa, faisant appel à notre amour bien connu de la justice, réclame une négresse qui se serait, paraît-il, enfuie avec un esclave nègre. Le problème devient délicat, car ce n'est ni plus ni moins que la question tout entière de l'esclavage qui se pose. On n'ignore pas, en effet que tout esclave qui met le pied sur nos territoires devient libre *ipso facto*, et c'est là le différend qui nous séparera longtemps encore des populations du Sahara et des oasis qui ne peuvent ni comprendre nos doctrines, ni admettre qu'en vertu de principes d'égalité de races et de philanthropie nous les privions de la source, peut-être la plus considérable, de leurs revenus et de leur commerce. Le délégué Ouan Titi, neveu de Aïssa, demanda en outre la restitution d'une négresse, nommée Mekka, enlevée par un nègre de Ghadamès. Mais, là encore comme dans le cas sus-mentionné, l'autorité fut impuissante à satisfaire le désir des Touareg, car on ne savait quelle route avaient prise ces nègres, ni s'ils s'étaient rendus à Gabès ou à Tunis; il ne fut pas davantage possible de répondre à d'autres réclamations portant aussi sur des esclaves fugitifs, le service de surveillance ne les avait pas signalés, et tout portait à croire qu'ils avaient été capturés au désert ou qu'ils y étaient morts de soif, s'y étant égarés.

Le P. Ohrwalder a fourni à l'*Anti-Slavery Reporter* les informations suivantes sur le sort des esclaves dans l'ancien **Soudan égyptien**, soumis aujourd'hui au Mahdi Abdullah. Les esclaves de Mehedia, dit-il, souffrent beaucoup plus que sous le gouvernement égyptien; alors il y avait abondance de vivres, et ces pauvres esclaves ne mouraient pas de faim; l'opulence étant générale, les maîtres n'étaient pas obligés de surmener leurs esclaves. Aujourd'hui, la cruauté envers ceux-ci est portée à

son comble; la misère générale et le manque d'argent forcent les maîtres à imposer à leurs esclaves un lourd fardeau. L'esclave est traité comme un animal qui doit gagner la vie de son maître, et lui rendre l'existence le plus douce possible. Il doit cultiver le sol pendant la saison pluvieuse, ainsi que dans la saison sèche, le long des rivières, dont l'eau lui sert à les irriguer artificiellement. A Omdurman et dans les provinces, on les loue à la journée pour la construction des habitations. Une des tâches les plus pénibles consiste à préparer le mortier et à le pétrir sous le soleil brûlant, du matin au soir. Les nombreux puits creusés récemment à Omdurman l'ont tous été par des esclaves. La robuste constitution du nègre ne peut pas résister à l'affreuse chaleur qui y règne à 70 pieds de profondeur; si on ne les changeait pas fréquemment, ils succumbraient. Leur salaire est payé à leurs maîtres; leur nourriture consiste en une poignée de dourah. S'il n'y a pas de travail pour eux dans la ville, on les envoie ramasser du bois à brûler ou de l'herbe pour les vendre au marché avant le coucher du soleil. Leurs jambes se tordent sous le poids des fardeaux qu'ils ont à porter; la surface du sol, brûlée par le soleil, rend l'épiderme de leurs pieds aussi dure que l'écorce des arbres. En hiver c'est pis encore; presque sans vêtements, mal nourris, ils souffrent du froid et sont tellement transis qu'ils peuvent à peine se mouvoir; leur peau devient sèche comme celle des lépreux; à tout autre don ils préfèrent un peu d'huile dont ils se frictionnent pour rendre la peau un peu plus douce. Après avoir remis à leur maître l'argent rapporté du marché, les esclaves femmes ont à moudre le dourah et à préparer le repas du soir. Pour tenir éveillées ces malheureuses, et les empêcher de manger des grains de dourah pendant qu'elles le moulent, on les force à accompagner ce dur labeur d'un chant monotone, et quand elles cessent de chanter, leur maîtresse les accable de méchants propos pour les obliger à continuer leur ouvrage... Si la maîtresse soupçonne qu'une esclave songe à s'échapper, elle lui fait mettre les fers aux pieds, et continuer quand même son travail. Si une femme esclave a un enfant, celui-ci reste à la maison où on le laisse crier et gémir toute la journée, souvent même on le bat pour lui imposer silence, pendant que la pauvre mère continue son travail; souvent aussi une mère désespérée s'enfuit et abandonne son enfant. Généralement le sort des femmes esclaves est pire que celui des hommes, qui peuvent acquérir leur liberté en servant dans l'armée. Il arrive qu'après une longue séparation, un mari retrouve sa femme, ou plus souvent encore une mère son enfant, ou un frère sa sœur; mais une semblable rencontre loin d'alléger leur tristesse leur fait sentir plus

douloureusement l'amertume de leur position, car pour eux ils n'ont plus de *home*, et ils ont perdu tout espoir d'en retrouver un. J'ai assisté à de telles rencontres : le père regardait son fils, la mère son enfant, sans qu'une larme coulât de leurs yeux, non point par manque de sympathie, mais parce qu'ils sentaient encore plus vivement l'amertume de leur situation. Les tentatives de fuite sont fréquentes, mais jamais ces pauvres malheureux ne recouvrent leur liberté. Les maîtres poursuivent les fugitifs, et tôt ou tard ils les capturent même aux frontières de l'Abyssinie et de l'Égypte, et alors ils les traitent encore plus durement qu'auparavant. D'abord ils les fustigent jusqu'à ce que le sang coule de leurs blessures, puis ils les chargent de lourdes chaînes, et les domptent par la faim et le travail. Ils vont jusqu'à faire, avec un rasoir, des entailles sur le corps de petits garçons, les frottent de sel et de poivre de Cayenne, afin qu'ils se souviennent bien du châtement.

Un correspondant de la *Politique coloniale* a adressé d'**Obock**, à ce journal, les lignes suivantes relatives à la traite : « On s'imagine volontiers que partout où passe l'Européen, l'esclavage disparaît. C'est une grave erreur. Sur la côte des Danakils et des Somalis, l'esclavage est pratiqué comme au bon vieux temps. Ce sont les Arabes qui d'ordinaire se livrent au commerce qui l'alimente. Un noir que je viens d'interroger m'a raconté comment ils procèdent pour faire des esclaves. A peine leur boudre est-il amarré au rivage, les Arabes sautent à terre, allument un grand feu, tuent un mouton, le font rôtir, et vont se cacher dans la brousse. Attirés par l'odeur, les indigènes arrivent, et voyant qu'il n'y a personne, se précipitent sur le festin improvisé. C'est le moment choisi : les Arabes sortent de leur cachette, se ruent sur ces convives trop imprudents et les emmènent de force dans leurs tentes, en attendant qu'ils les entassent dans le boudre pour leur faire traverser la mer Rouge. »

L'*Indépendance belge* a publié de nouveaux détails sur l'expédition Dhanis dont nous avons déjà mentionné la victoire sur les Arabes esclavagistes. La prise de **Nyangoué**, le 4 mars, avait été précédée d'une longue et tenace défense des assiégés.

Battus une première fois par les forces de l'expédition Dhanis entre le Sankourou et le Lomami, les Arabes s'étaient repliés sur Nyangoué où ils avaient concentré toutes leurs forces. Nyangoué est une grande ville qui s'étend, on le sait, sur la rive droite du Loualaba, de telle sorte que l'expédition Dhanis devait traverser le fleuve pour aller l'attaquer. Le Loualaba a près de 1,000 mètres de largeur, et ce qui rendait la situation des Arabes presque inexpugnable, c'est qu'il était presque impossible à

l'expédition de se procurer des pirogues, l'ennemi ayant eu soin d'accaparer toutes les embarcations, pour empêcher la traversée du fleuve. En outre, les Arabes qui, dans ces derniers temps, par suite de leurs fréquentes collisions avec les Européens, ont fait de grands progrès dans l'art de se défendre, avaient élevé des tranchées au pied de la ville, du côté de la rive droite du Loualaba, tandis qu'il défendaient la rive gauche par des feux de tirailleurs. Ainsi protégés, les Arabes se croyaient à ce point invincibles qu'ils eurent, à plus d'une reprise, l'audace de passer le fleuve, en amont de Nyangoué, et essayèrent même de prendre l'offensive par détachements isolés. Un jour, ils tentèrent une attaque, avec toutes leurs forces, contre les assiégeants européens. Dhanis leur opposa, en cette circonstance, toutes ses troupes qu'il avait divisées en deux colonnes, plaçant à l'arrière-garde un corps de réserve assez important, chargé d'intervenir *in extremis*, au cas où les Arabes auraient le dessus. La bataille dura plusieurs heures. Enfin les Arabes furent contraints de plier et repassèrent le fleuve dans le plus grand désordre, en laissant plus de cent cinquante morts sur la rive droite du Loualaba. A partir de ce jour, ils n'osèrent plus sortir de Nyangoué pour prendre l'offensive. Ils furent virtuellement assiégés. Très ébranlés dans leur confiance, ils se montrèrent tout à fait démoralisés, lorsque le lieutenant Dhanis eut commencé le bombardement de Nyangoué.

Le commandant Dhanis avait chargé le lieutenant d'artillerie chevalier de Wouters d'Oplinkx de diriger les feux de l'artillerie. On ne peut, paraît-il, s'imaginer l'émotion que produisit parmi les Arabes et parmi la population des villages indigènes la vue des premières trajectoires décrites par les obus et le bruit de leurs détonations. Ce fut, les premiers jours, une véritable panique. Les Arabes s'efforcèrent d'abord de tranquilliser les indigènes en leur racontant que les obus étaient des choses anodines et sans portée ; mais bientôt ils furent eux-mêmes gagnés par la peur, eux qui connaissaient déjà la fusillade, mais qui n'étaient pas encore complètement initiés à la puissance de l'artillerie d'aujourd'hui. Dans le camp de Dhanis on se rendit parfaitement compte de l'effet produit sur les Arabes, car les indigènes venaient dire aux Européens : « Cessez le feu le plus tôt possible. Vous allez tout détruire ; tout brûler chez nous ; et pourquoi, puisqu'il est certain que vous serez vainqueurs ? »

Les indigènes les mieux disposés envers les Arabes venaient même faire des offres de soumission à l'expédition Dhanis, ce qui prouvait bien qu'ils considéraient le sort de Nyangoué comme perdu. Dhanis en profita pour dicter des conditions aux indigènes et les amener à lui fournir des

pirogues qui devaient l'aider à franchir le Loualaba et à pénétrer dans Nyangoué. Les négociations avaient lieu chaque nuit entre des indigènes qui traversaient secrètement le fleuve à la nage et les chefs de l'expédition Dhanis qui les attendaient. On finit par prendre date; il fut convenu que les indigènes livreraient des embarcations à l'expédition de l'État libre la nuit du 3 ou 4 mars, avant l'aube. Il y avait plus de six semaines, constatons-le ici, que Dhanis se trouvait devant Nyangoué.

Au jour dit, les indigènes tinrent leurs promesses, et au milieu du silence, pendant le sommeil des Arabes, ils franchirent le Loualaba et fournirent aux troupes de Dhanis au delà d'une centaine de pirogues. L'expédition s'embarqua aussitôt et en faisant le moins de bruit possible, traversa le Loualaba et se trouva enfin au pied de la ville de Nyangoué. L'aube allait poindre. Sans un instant de retard, les troupes Dhanis s'élancèrent sur les ouvrages de défense de l'ennemi qui n'eut pas le temps de se rendre compte de ce qui se passait. S'éveillant sous une pluie de feu, les Arabes furent pris d'une telle panique qu'ils se précipitèrent hors de la ville, sans même se défendre, jetant leurs armes, poussant des cris terribles, au milieu d'un indescriptible sauve-qui-peut. La victoire des forces de l'État était complète. Il n'était pas encore midi que Dhanis avait déjà établi son quartier général dans la demeure même de Mounié Moharra, le chef arabe.

En racontant dans notre dernier numéro la défaite des Arabes aux Stanleys-Falls par MM. Tobback et Chaltin, nous annoncions que l'expédition Ponthier y était attendue vers la fin de juin. Tout n'était pas fini, car les Arabes, battus et en fuite, s'étaient repliés sur **Kibongé** où ils se proposaient d'attendre un nouvel assaut des blancs. Située en amont des Stanley-Falls, presque à mi-chemin de Riba-Riba, Kibongé est une localité assez importante, qui doit son nom à Kibongé, chef arabe, allié à Saïd, un autre trafiquant d'esclaves chassé de Nyangoué par Mounié Moharra. Rival de celui-ci, Kibongé avait protégé Saïd contre son ennemi. C'est même Kibongé qui, au lendemain du massacre du malheureux Hodister et de son expédition, avait offert au gouvernement de l'État de venger la mémoire des Belges en attaquant les Stanley-Falls. Seulement, il réclamait, pour les besoins de cette expédition, la livraison de mille fusils. On ne lui accorda pas cette cargaison d'armes, et l'on eut bien raison, car peu de temps après Kibongé, se retournant du côté de ses frères, les Arabes de Nyangoué, excitait ceux-ci et leur chef Rachid à tenter une action contre les blancs. Il envoya même des forces et des armes à Rachid, pour l'aider dans son entreprise.

Kibongé est, paraît-il, un homme d'une intelligence moyenne, dont la fortune s'expliquerait par une effrayante duplicité de caractère et une cruauté sans égale. Les Arabes eux-mêmes ne l'estimeraient pas trop, lui jetant à la face son origine comorienne (Kibongé est né aux îles Comores, dans le canal de Mozambique) qu'ils considèrent comme inférieure. Tel est le personnage auquel a dû avoir affaire l'expédition Ponthier, poursuivant les opérations victorieuses de Chaltin et Tobbak. La place de Kibongé n'avait pas, il faut le dire, l'importance des grands centres, tels que Nyangoué et les Stanley-Falls; mais elle s'était suffisamment fortifiée pour avoir pu opposer une assez sérieuse résistance au commandant Ponthier. Ce dernier avait emmené avec lui 300 hommes et 7 blancs. Il avait emporté un canon Krupp et se servait de 32 pirogues.

Sur le **Tanganyika**, comme au Congo, les Arabes ont subi à Albertville une défaite qui a dégagé, temporairement du moins, cette place défendue par le capitaine Jacques. « C'est », dit-il, « un gros évènement qui porte un coup terrible à l'influence arabe dans nos parages. Ces bandits ameutés par Roumaliza avaient commis toutes sortes d'horreurs, mais l'expédition a été fortement secondée, pour cette raison même, par les indigènes Wachenzies, victimes de leurs atrocités. Les Arabes ont essayé de prendre l'expédition par la famine, mais sont tombés dans leurs propres pièges. Trop paresseux pour se livrer eux-mêmes à la culture, leurs provisions ont été vite épuisées dans le pays ravagé par eux; ils ont été décimés par la famine et obligés de battre en retraite après un court combat. »

Telle est l'explication de l'étendue du blocus que subissaient les Belges à Albertville. Dans l'intervalle, du reste, l'expédition Jacques avait été renforcée par l'arrivée de MM. Duvivier et Detiège, puis par l'arrivée de l'expédition Long. Jacques lui-même était allé à la rencontre de celle-ci au moment où la famine chassait les Arabes des abords d'Albertville. Voici du reste le récit textuel de l'évènement :

Le 1<sup>er</sup> janvier, au point du jour, une certaine animation se remarque aux environs du boma ennemi dont les occupants ne se montraient plus guère depuis quelque temps. Nous savions par des transfuges que la famine se faisait sentir chez eux plus cruellement encore que chez nous. Les gens de Toka-Toka menaçaient de l'abandonner et ce dernier avait même demandé plusieurs fois à Roumaliza, l'autorisation de lever le siège.

Le moment était peut-être venu de hâter cette détermination, et j'estimai qu'une sortie achèverait l'œuvre démoralisatrice commencée par la famine et la ténacité de notre résistance, C'est pourquoi j'envoyai un détachement sous les ordres de M. Doquier pour faire une reconnaissance

aux environs du boma ennemi. Laissant M. Detiège à la garde du poste, je me mis bientôt moi-même en route pour appuyer le mouvement de M. Doquier, mais ce dernier avait été de l'avant et était assez près de la position ennemie lorsqu'il dirigea contre celle-ci une fusillade très vive, mais de courte durée. Le boma était dégarni et ceux qui étaient restés pour le défendre furent pris d'une telle panique en présence de l'attaque inopinée de nos gens, qu'ils sortaient par une porte du boma, tandis que Doquier et les siens pénétraient par la porte opposée. Pendant que Doquier livrait son assaut, je m'étais rapproché avec la réserve, mais il ne fut pas nécessaire de la faire entrer en ligne ; l'ennemi était en déroute et la faiblesse de notre effectif ne nous permettait pas de songer à la poursuite. Nous étions maîtres de la position, c'était là l'essentiel. Laissant M. Doquier dans la place, je rentrai à Albertville pour lui envoyer tout le personnel disponible avec des haches et des houes, afin de détruire de fond en comble le repaire des brigands qui nous avaient nargués et inquiétés pendant quatre longs mois. Quand Doquier rentra au poste, vers 4 heures de l'après-midi, malgré une forte pluie, le vaste boma flambait de toutes parts et ainsi s'évanouissaient en fumée, les rêves homicides de ceux qui s'étaient trop prématurément partagé nos dépouilles.

Le capitaine Jacques fait suivre son rapport de quelques lignes, annonçant qu'au commencement de février il négociait la paix avec le chef Roumaliza, d'Oudjidji, et espérait la dicter à des conditions avantageuses pour les Européens et des indigènes. La population d'Oudjidji, l'illustre cité des croyants et des riches, était, du reste, en guerre contre les Ouatongoués, qui la décimaient. <sup>1</sup>

---

## SAVORGNAN DE BRAZZA DANS LA SANGHA

(D'APRÈS LE JOURNAL LE *Temps*)

Dans son numéro du 27 août dernier, le *Temps* a publié, d'après les relations de voyage de MM. Mizon et Maistre et sur le rapport de Savorgnan de Brazza, un très intéressant article concernant l'organisation politique et sociale des grands États du Soudan central. En ce moment où l'attention est attirée vers l'Adamaoua, le Baghirmi et les territoires

<sup>1</sup> A la dernière heure, l'*Indépendance belge* nous apporte une nouvelle très grave : les fonctionnaires allemands et anglais au Nyassaland auraient laissé passer impunément une caravane arabe transportant 470 kilog. de poudre destinée aux esclavagistes du Tanganyika. Nous reviendrons sur cette violation de l'Acte de Bruxelles.